

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 15 - Le 1^{er} mai 2021

Louis Barreau et le péril jaune

Notre ami Joël Barreau a fait ses études à Quimper et à Vannes mais le hasard voulut que, devenu professeur, il soit nommé dans le lycée où son père était lui-même passé comme élève...

Joël nous invite ici, en ce 1^{er} mai, sous la conduite de son père Louis Barreau, à une traversée de Nantes en tramway pour le moins inattendue et périlleuse... Les Nantais ne l'appelaient pas pour rien vu sa couleur « le péril jaune » !

Merci Joël de nous livrer ces souvenirs familiaux !

JLL



Photo du Tram Jean-Pierre Regnault

Responsable de publication : J.-L. Liters

Adresse e-mail : jeanlouis.liters@gmail.com



Année 1918-1919

Louis Barreau est debout, le troisième à partir de la gauche

Source : Joël Barreau

Louis Barreau et le péril jaune

Mon père, Louis Barreau, né en 1898, reçut en mars 1918 sa feuille de route pour rejoindre le 118^{ème} régiment d'infanterie à Quimper, mais, n'ayant pas, comme il le dit dans ses *Mémoires*, « *l'indice de robusté requis* », il fut réformé au bout de quinze jours. C'est alors qu'il entra, cette même année, comme externe, au lycée (qui ne s'appelait pas encore lycée Clemenceau) dans la classe préparatoire à l'Ecole Centrale de Paris, afin de réaliser son rêve d'enfant de devenir ingénieur : « *J'ai un grand projet dans la tête*, écrivait-il à l'âge de onze ans dans son journal intime précieusement conservé, *c'est celui d'être ingénieur.* »

De son passage en classe prépa, ses *Mémoires*, rédigées vers la fin de sa vie, ne gardent qu'un souvenir, que je transcris ici fidèlement :

« Alors que je préparais à Nantes l'Ecole Centrale, j'avais un des mes camarades nommé de Château-Thierry. Nous travaillions ensemble la physique et la chimie en nous posant des colles réciproques.

Ce camarade m'incita à venir avec lui conduire des tramways. Une partie du personnel étant en grève, cela gênait la population nantaise. J'acceptai, mais sans empressement, d'une part à cause de mon ignorance complète de la marche des trams, d'autre part à cause des grévistes qui avaient sans doute raison et qui, après tout, auraient pu nous attaquer et nous faire dérailler.

On me mit en apprentissage pendant une matinée avec un conducteur de la compagnie, et après.... « vogue la galère » !!!

On me confia cet engin inquiétant tirant une baladeuse. Il y avait une receveuse non gréviste dans chaque voiture. J'avais en outre à mes côtés un militaire en armes ! Ce brave fantassin avait l'air bien embarrassé de son fusil. Quant à moi, il me fallait faire la ligne Zola-Saint Joseph et vice versa, en respectant le plus possible un horaire crasseux affiché devant moi.

Les tramways étaient guidés par les rails et le courant arrivait par une grande perche terminée par une petite roulette qui suivait, non sans peine, un fil électrique tendu dans les rues. Ce courant, continu, revenait par les roues et les rails à la centrale.

Me voici donc à bord, maître après Dieu, et responsable de ma cargaison. Je n'étais pas trop fier...Devant moi j'avais la pièce maîtresse : un gros cylindre qu'on appelait le « contrôleur », sorte de rhéostat coupleur inverseur. A gauche, c'était le frein à air comprimé. A ma droite je disposais d'un frein à main, engin archaïque au plus haut point : vous tourniez une manivelle commandant une tige sur laquelle s'enroulait une chaîne sous le plancher, laquelle actionnait les sabots des freins. La tige avait un cliquet qui la maintenait serrée, si bien qu'il

fallait donner un coup de pied dans le cliquet pour libérer le frein. Il y avait enfin une petite pédale qui actionnait sous le plancher un gros timbre qui faisait « ding ! ding ! » égayant les rues nantaises du matin au soir.

Un timbre a tinté derrière moi, c'est la receveuse qui a tiré sur la courroie tendue au plafond du tram. Son monde est en place, je peux partir....IL FAUT PARTIR !

Tout alla bien au début, je tournais hardiment mon levier du contrôleur qui cliquetait à chaque plot. Je m'arrêtais, je repartais avec des « ding ! ding ! » à profusion ! J'étais parti de Zola, j'avais descendu le boulevard, traversé Mellinet, La Moricière, la place Graslin et je m'engageais dans la rue Jean-Jacques. Voilà mon tram qui prend de la vitesse, je freine normalement, rien n'y fait, la baladeuse me pousse en avant ; je me précipite sur le frein à main et le serre à outrance. Et je dévale de plus en plus vite dans cette rue très en pente, et je m'affolais... En bas, c'était la voie ferrée, la Loire ! Alors je renversais le courant, c'est-à-dire que je fis tourner les roues à l'envers : il y eut un choc, un grognement terrible, les roues patinèrent un peu, puis tout faillit s'arrêter ! Je remis vivement mon contrôleur en marche avant et desserrais mes freins.... Nous arrivions place de la Bourse, j'étais sauvé !

Le Commerce, les quais, rue de Strasbourg, place Louis XVI...



et j'arrivais en bout de ligne à Saint Joseph. Là j'appris que ma malheureuse receveuse de la baladeuse avait été précipitée par terre par mon coup de frein rue Jean-Jacques ; elle n'avait eu aucun mal. Je m'excusais, n'ayant pu faire mieux !

On souffle un instant, je donne un tour de manivelle pour faire apparaître le nouvel indicatif « ZOLA » en tête du tram et...en route !

J'ai fait ainsi la navette jusqu'au soir près de mon fantassin armé ! Tout allait mieux, tout alla même bien malgré cette maudite rue Jean-Jacques qui me guettait sournoisement. Je roulais ainsi quelques jours seulement car les grévistes, ayant obtenu satisfaction, reprirent leurs postes. Pour moi, je touchais, tout fier, la première paye de ma vie ! »

Admissible au concours d'entrée à l'Ecole Centrale de Paris, mon père fut collé à l'oral. Disons plutôt qu'il affirmait avoir été collé à l'oral. Si tel avait été le cas, comment se fait-il alors qu'il ne se représenta pas l'année suivante ? La réponse, secret longtemps bien gardé, il ne la confia qu'à mon jeune frère Dominique, lorsque celui-ci fut admissible à son tour à l'Ecole Centrale de Paris. Il lui avoua qu'il n'avait pas été collé à l'oral du concours car, petit provincial perdu dans la capitale, quittant pour la première fois les jupes de sa mère, il était revenu, paniqué, à Nantes sans se présenter à l'oral... Renonçant à l'Ecole Centrale de Paris, mon père *se rabattit* alors sur l'Institut Polytechnique de l'Ouest, ancêtre de l'Ecole Centrale de Nantes, qui venait de s'ouvrir à Nantes en décembre 1919. Il y fut admis sur dossier. Il en sortit avec le diplôme d'ingénieur en mécanique et moteurs thermiques.

Joël Barreau